

de recevoir le primat avec tous les honneurs convenables à l'élevation de son rang et à la dignité de son infortune.

La marche d'Anselme fut un véritable triomphe; il avait beau se presser, la renommée de ses prodiges le devançait partout. Elle appelait sur sa route des foules nombreuses, des groupes de moines, de clercs avec les bannières déployées, les uns le saluant par des cris de joie, d'autres avec des cantiques.

Arrivé à Lyon, il y reçut de Hugues, du clergé, du peuple lyonnais, un accueil difficile, peut-être même impossible à dépeindre.

Anselme était fatigué de son voyage, et sa santé, compromise par de longs chagrins, avait besoin de ménagements. Le repos qu'il prit à Lyon, pendant trois mois, le sauva des pièges que lui tendaient ses ennemis, les partisans de l'empereur Henri et ceux de l'anti-pape Guibert. Lassés de l'attendre sur la route de l'Italie, avertis d'ailleurs par des pèlerins qu'il était tombé dangereusement malade à Lyon, ils se retirèrent. Le 29 mars 1099 et le mardi avant le dimanche des Rameaux, Anselme quitte nos murs, franchit les Alpes, traverse librement l'Italie, arrive à Rome, tombe aux genoux d'Urbain, qui l'embrasse avec transport et le reçoit honorablement dans son palais.

Laissons, comme étranger à notre sujet, le récit du voyage d'Anselme, tout ce qu'il fit dans la capitale du monde chrétien, les honneurs qu'il y reçut, les ouvrages qu'il y composa, ses disputes savantes contre les Grecs, au concile de Bari. Vers la fin de l'année 1099, à travers mille périls auxquels il eut le bonheur d'échapper, Anselme revint à Lyon, bien résolu d'y finir en paix ses jours. Il voyait d'un côté qu'Urbain ne prendrait jamais sur lui de terminer ses différends avec Guillaume par des voies de rigueur, et n'essayerait pas non plus de ruser avec un prince dont l'astuce égalait la violence. De l'autre, pouvait-il espérer un seul jour de calme et de tranquillité, s'il rentrait à Cantorbéry sans